

LÉO FERRÉ à l'Alhambra

Il a particulièrement réussi son entrée. Tout au fond de cette immense boîte tapissée de noir, où l'orchestre recroquevillé dans un coin passe quasi inaperçu, il est venu se piquer, minuscule, démuné, perdu. Et, très lentement, il a traversé ce désert pour s'emparer du micro, à la fois lance et bouchier de l'artiste de variétés. Seul, face à l'hydre aux mille têtes chaque soir renouvelées, il allait, tel saint Georges, engager un long corps à corps dont on ignorait l'issue. Il disposait d'autres armes, bien sûr : la force d'une inspiration sans cesse en

mouvement, d'une conviction que le temps ne fait qu'exaspérer. Mais de quel poids serait-elle ici ? Comment le grand public, habitué à ne fredonner que des onomatopées, recevrait-il ces textes difficiles, contournés, savamment composés, où la violence joue à cache-cache avec les mots, où l'intention n'a souvent pour s'éclairer que l'étincelle de rapprochements inattendus, explosifs ?

Très vite, nous fûmes rassurés. Ce serait un grand, un immense succès. Et Ferré le savait. Depuis son apparition l'hiver dernier au Vieux-Colombier, il a beaucoup changé. En bien. Il en fait moins ; et ce qu'il fait n'en a que plus de poids, de portée. Ses mains ont appris le chemin de ses poches, de ses hanches. Ses bras ont renoncé à jouer les moulins hollandais, et dans son visage buriné, illuminé, la gravité s'est mise, qui connaît à présent la valeur d'un sourire, d'un soupir. Grâce en soit rendue à sa jeune femme. Elle n'a pas renoncé à le diriger, à l'éclairer. Ensemble ils ont trouvé le style à adopter : à mi-chemin d'une Piaf et d'un Trénet. Il joue de sa voix, qu'il a belle, et de sa maladresse, qui est réelle, avec une confiance, une certitude nouvelles. Son heure est enfin venue, celle de prouver que, tous comptes faits, seuls devraient payer l'effort et la difficulté. Sa réussite, il l'a acquise à ce prix. Le prix fort. D'où sa qualité, sa solidité.

A son répertoire, une vingtaine de chansons nouvelles, dans le ton, dans la ligne des anciennes. Ses *Femmes* sont tirées de la côte de son *Homme* ; ses *Temps difficiles* sont ceux de *la Vie moderne* ; ses *Vitri-nes*, un rêve les éclaire : celui du traîne-misère de *Paname*, et c'est à *Cannes* qu'il a retrouvé ses *Rupins*. Il a admirablement chanté *le Vent*, et, curieusement, ces *Chéris*, les chevaux qui traînent sabot sur le chemin de Vaugirard.

Trois poèmes d'Aragon, un autre de J.-R. Caussimon ; le reste n'appartient qu'à lui. Plus qu'aucun autre, il a le don d'observer et cette lucidité amère, désespérée, de qui jamais n'a accepté de se boucher les yeux et les oreilles.

Dès qu'il ouvre la bouche, chacun se sent concerné directement, brutalement. Et chacun lui en est reconnaissant.